

Exercice : Les registres littéraires

1. Après avoir mis en évidence certaines caractéristiques formelles, tentez de déterminer à quel(s) registre(s) appartiennent ces extraits

- La bataille est merveilleuse e cumune.
Li quens Rollanz mie ne s'asoüret,
Fiert de l'espïet tant cum hanste li duret,
A .xv. colps l'ad fraite e perdue ;
- 5 Trait Durendal, sa bone espée nue.
Sun cheval brochet, si vait ferir Chernuble :
L'helme li freint ù li carbuncle luisent,
Trenchet la coife e la cheveléure,
Si li trenchat les oilz e la faiture,
- 10 Le blanc osberc dunt la maile est menue
Et tut le cors tresqu'en la furchéure,
Enz en la sele, ki est à or batue.
El' cheval est l'espée arestéue,
Trenchet l'eschine, unc n'i out quis jointure,
- 15 Tut abat mort el' pret sur l'erbe drue.
Après, li dist : « Culvert, mar i moüstes ;
« De Mahumet ja n'i averez aïude.
Par tel glutun n'ert bataille hoi vencie. »
- 20 La bataille est merveilleuse, la bataille est une mêlée :
Le comte Roland ne craint pas de s'exposer.
Il frappe de la lance tant que le bois en dure ;
Mais la voilà bientôt brisée par quinze coups, brisée, perdue.
Alors Roland tire Durendal, sa bonne épée nue,
- 25 Éperonne son cheval et va frapper Chernuble.
Il met en pièces le heaume du païen où les escarbouclés étincellent,
Lui coupe en deux la tête et la chevelure,
Lui tranche les yeux et le visage,
Le blanc haubert aux mailles si fines,
- 30 Tout le corps jusqu'à l'enfourchure
Et jusque sur la selle qui est incrustée d'or.
L'épée entre dans le corps du cheval,
Lui tranche l'échine sans chercher le joint,
Et sur l'herbe drue abat morts le cheval et le cavalier :
- 35 « Misérable, lui dit-il ensuite, tu fus mal inspiré de venir ici ;
Ton Mahomet ne te viendra point en aide,
Et ce n'est pas par un tel glouton que cette victoire sera gagnée ! »

La Chanson de Roland, XII^e siècle.

Registre(s)

CENONE

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !
Ô désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !
Voyage infortuné ! Rivage malheureux,
5 Fallait-il approcher de tes bords dangereux !

PHÈDRE

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi ;
10 Athènes me montra mon superbe ennemi :
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler :
15 Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables !

Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
20 Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée :
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens !
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte ; et, le voyant sans cesse,
25 Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. Ô comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
30 J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;

Je pressai son exil ; et mes cris éternels
 L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
 Je respirais, CÉnone ; et, depuis son absence,
 Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence :
 5 Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
 De son fatal hymen je cultivais les fruits.
 Vaines précautions ! Cruelle destinée !
 Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
 J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
 10 Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
 Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.
 J'ai conçu pour mon crime une juste terreur ;
 J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur ;
 15 Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,
 Et dérober au jour une flamme si noire :
 Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats :
 Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas.
 Pourvu que, de ma mort respectant les approches,
 20 Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
 Et que tes vains secours cessent de rappeler
 Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

Jean RACINE, *Phèdre*, 1677.

Registre(s)

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné
 que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois,
 les tambours, les canons, formaient une harmonie telle
 qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent
 5 d'abord à peu près six-mille hommes de chaque côté ; en-
 suite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ
 neuf à dix-mille coquins qui en infectaient la surface. La
 baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de
 quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter
 10 à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait
 comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant
 cette boucherie héroïque. [...]

Après le tremblement de terre qui avait détruit les
 15 trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas
 trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine
 totale que de donner au peuple un bel autodafé ; il était
 décidé par l'université de Coïmbre que le spectacle de
 quelques personnes brûlées à petit feu, en grande céré-
 20 monie, est un secret infaillible pour empêcher la terre
 de trembler.

On avait en conséquence saisi un Biscayen convain-
 cu d'avoir épousé sa commère, et deux Portugais qui en
 mangeant un poulet en avaient arraché le lard : on vint
 25 lier après le dîner le docteur Pangloss et son disciple
 Candide, l'un pour avoir parlé, et l'autre pour l'avoir
 écouté avec un air d'approbation : tous deux furent
 menés séparément dans des appartements d'une ex-
 trême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais in-
 30 commodé du soleil : huit jours après ils furent tous
 deux revêtus d'un san-benito, et on orna leurs têtes de
 mitres de papier : la mitre et le san-benito de Candide
 étaient peints de flammes renversées, et de diables qui
 n'avaient ni queues ni griffes ; mais les diables de Pan-
 35 gloss portaient griffes et queues, et les flammes étaient
 droites. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, et en-
 tendirent un sermon très-pathétique, suivi d'une belle
 musique en faux-bourdon. Candide fut fessé en ca-
 dence, pendant qu'on chantait ; le Biscayen et les deux
 40 hommes qui n'avaient point voulu manger de lard fu-
 rent brûlés, et Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit
 pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nou-
 veau avec un fracas épouvantable.

VOLTAIRE, *Candide*, 1759.

Registre(s)

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
 Dans la nuit éternelle emporté sans retour,
 Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
 Jeter l'ancre un seul jour ?
 5 O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
 Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
 Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
 Où tu la vis s'asseoir !
 Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
 10 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
 Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
 Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
 On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
 15 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
 Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
 Du rivage charmé frappèrent les échos :
 Le flot plus attentif, et la voix qui m'est chère
 20 Laissa tomber ces mots :

« Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
 Suspendez votre cours !
 Laissez-nous savourer les rapides délices
 Des plus beaux de nos jours !

Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
 Coulez, coulez pour eux ;
 Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
 Oubliez les heureux.

5 Mais je demande en vain quelques moments encore,
 Le temps m'échappe et fuit ;
 Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore
 Va dissiper la nuit.

Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
 10 Hâtons-nous, jouissons !
 L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
 Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
 Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
 15 S'envolent loin de nous de la même vitesse
 Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?
 Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus ?
 Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
 20 Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
 Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
 Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
 Que vous nous ravissez ?

25 Ô lacs ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
 Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
 Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
 Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
 30 Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
 Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
 Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
 Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
 35 Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
 De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
 Que les parfums légers de ton air embaumé,
 Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
 40 Tout dise : Ils ont aimé !

Alphonse DE LAMARTINE, *Méditations poétiques*, 1820.

Registre(s)

Quelle admirable journée ! Le vaste parc se pâme sous l'œil brulant du soleil, comme la jeunesse sous la domination de l'Amour.

L'extase universelle des choses ne s'exprime par
 5 aucun bruit ; les eaux elles-mêmes sont comme endormies. Bien différente des fêtes humaines, c'est ici une orgie silencieuse.

On dirait qu'une lumière toujours croissante fait de plus en plus étinceler les objets ; que les fleurs excitées brûlent du désir de rivaliser avec l'azur du ciel par l'énergie de leurs couleurs, et que la chaleur, rendant visibles les parfums, les fait monter vers l'astre comme des fumées.

Cependant, dans cette jouissance universelle, j'ai
 15 aperçu un être affligé.

Aux pieds d'une colossale Vénus, un de ces fous artificiels, un de ces bouffons volontaires chargés de faire rire les rois quand le Remords ou l'Ennui les obsède, affublé d'un costume éclatant et ridicule,
 20 coiffé de cornes et de sonnettes, tout ramassé contre le piédestal, lève des yeux pleins de larmes vers l'immortelle Déesse.

Et ses yeux disent : — « Je suis le dernier et le plus solitaire des humains, privé d'amour et d'amitié, et
 25 bien inférieur en cela au plus imparfait des animaux. Cependant je suis fait, moi aussi, pour comprendre et sentir l'immortelle Beauté ! Ah ! Déesse ! ayez pitié de ma tristesse et de mon délire ! »

Mais l'implacable Vénus regarde au loin je ne sais
 30 quoi avec ses yeux de marbre.

Charles BAUDELAIRE, « Le Fou et la Venus », in *Les Petits Poèmes en prose : Le Spleen de Paris*, 1869.

Registre(s)

Objectifs de l'exercice : — être capable de mettre en évidence des éléments propres à un registre littéraire ;
 — être capable d'identifier dans un texte un registre littéraire.